

Les chevaux de bataille de Napoléon Ier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **37 (1892)**

Heft 5

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

» grand officier de la Légion d'honneur, aide-de-camp du duc
 » d'Orléans, pair de France; je suis porté sur le testament de
 » l'empereur, j'ai 80 mille livres de rente et je viens me faire
 » blesser ici par un pouilleux d'Arabe qui n'a pas quatre sous
 » dans sa poche ! »

exclamation soigneusement enregistrée aujourd'hui par les journaux néerlandais¹, ce qui se comprend, car elle peint l'homme et caractérise bien le genre philosophique et littéraire auquel appartiennent ses Mémoires.



Les chevaux de bataille de Napoléon I^{er}.

A l'occasion d'un cheval arabe noir, qui a joué un certain rôle dans la politique française il y a trois ans, l'attention publique s'est reportée sur d'autres chevaux célèbres et notamment sur ceux de Napoléon I^{er}.

Deux intéressants articles leur ont été consacrés par le *Daily's Magazine*, la plus ancienne et la plus importante des revues anglaises consacrée au sport, lesquels ont été reproduits, complétés ou assaisonnés par la presse du monde entier, présentés entr'autres aux lecteurs français par le *Figaro* et aux lecteurs italiens par le *Diritto*. Nous les reproduirons aussi, en y ajoutant quelques lignes de notre crû lausannois.

Disons d'abord que les intéressants articles anglais susmentionnés sont dûs à la plume de M. Francis Lawley, fils de lord Wenlock, qui a soigneusement étudié l'histoire contemporaine pour se renseigner sur les chevaux montés par Napoléon dans ses principales campagnes, et qui a pu arriver à des résultats positifs.

M. Lawley commence par reproduire une conversation à S^{te}-Hélène entre l'empereur et le célèbre médecin irlandais O'Meara. Parlant des occasions où, dans sa carrière, il avait couru les plus grands dangers, l'empereur racontait qu'à Arcole, son cheval, rendu furieux par une blessure, s'était emporté et l'emmenait tout droit dans les lignes autrichiennes, lorsqu'il s'enfonça jusqu'au cou dans un borbier où l'empereur faillit rester sous son cheval mort et tomber aux mains des Autrichiens. En somme

¹ Le texte ci-dessus est reproduit de l'excellente Revue de Harlem, *De militaire Gids*, de M. le lieut.-colonel d'artillerie Boogaard, livraison de mars 1892.

Napoléon disait avoir eu, d'Arcole à Waterloo, dix-huit ou dix-neuf chevaux tués sous lui.

M. Lawley fait remarquer que ce chiffre n'a rien d'in vraisemblable, puisque le maréchal Blücher en perdit au moins autant et que le général Forrest, un des plus brillants officiers de cavalerie du Sud, dans la guerre de Sécession, vit tomber sous lui trente chevaux en quatre ans.

Sans être, ce qu'on appelle, un écuyer Napoléon était mieux que cela pour son métier de conquérant, c'est-à-dire un hardi, solide et infatigable cavalier. Pour lui tout cheval devait remplir, en premier lieu, la condition d'être un bon et docile véhicule, allant dans tous les terrains, à toutes allures, au gré de sa pensée. Nous le savons par le témoignage de son piqueur Noverraz, de Lausanne, qui nous a souvent raconté les transes par lesquelles il dut passer pour suivre les intrépides calvacades de son vénéré maître. On le sait aussi par divers récits de ses officiers d'ordonnance, notamment du comte de Ségur : il raconte qu'après sa nomination comme général en chef de l'armée de Paris, Bonaparte circulait jour et nuit à cheval dans les diverses rues de la capitale pour surveiller l'exécution de ses ordres, sans nul souci des précautions à prendre sur de mauvais pavés ou dans des défilés encombrés. Il montait et descendait à grande allure les escaliers du jardin des Tuileries, et ceux qui existaient alors sous le péristyle, au grand désespoir de sa suite. Quand on lui faisait remarquer que ces inutiles grimpadés et dégringolades n'étaient pas sans danger pour lui, il répondait : « Bah ! j'ai mon étoile », et quand on lui opposait le danger pour les montures, il répliquait : « La mère aux chevaux n'est pas morte ! »

En résumé dès sa jeunesse le grand gagnant de batailles était ce qu'on appelle aujourd'hui un brillant et heureux cavalier casse-cou.

Il est inutile de dire que nous savons fort peu de choses de la plupart des chevaux de Napoléon. Toutefois, ce n'est pas le cas pour tous, et M. Lawley a réuni des détails très intéressants sur *Marengo*, que l'empereur montait à Waterloo, *Austerlitz*, *Maria* — une jument grise nommée d'après l'impératrice — *Ali* et *Jaffa*. Le *Daily's Magazine* reproduit les portraits d'*Ali* et de *Marengo* d'après des originaux existant en Angleterre ; ils sont blancs comme d'ailleurs presque tous les chevaux du petit caporal. Le plus célèbre des cinq est *Marengo* dont le squelette est conservé à l'Institut militaire de Whitehall à Londres et dont un sabot,

transformé en tabatière, est toujours sur la table des officiers de la Garde royale au palais de Saint-Jacques avec l'inscription suivante sur le couvercle d'argent : « Sabot de *Marengo*, cheval de bataille barbe, ayant appartenu à Bonaparte, monté par lui à Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, en Russie et à Waterloo. »

Autour du sabot se lisent ces mots :

« *Marengo* fut blessé à la hanche gauche à Waterloo, pendant que son cavalier l'enfourchait sur le terrain des avant-postes. »

Aussi, dans les batailles précédentes ce bon destrier avait été blessé. Si nous devons ajouter foi à cette inscription, Napoléon a dû le monter pendant au moins quinze ans, de Marengo à Waterloo ; nous nous permettons d'en douter.

Quoiqu'il en soit, *Marengo*, dont le portrait aussi bien que le squelette est conservé à l'Institut militaire, est bien le cheval que l'empereur avait à Waterloo et probablement celui dont le colonel Charras veut parler dans sa *Campagne de 1815*, lorsqu'il raconte que Napoléon, en montant à cheval le matin de Waterloo, se mit dans une violente colère contre un soldat maladroit qui, en l'aidant à se mettre en selle, faillit le faire tomber par dessus son cheval.

C'est encore *Marengo* qui porta l'empereur jusqu'à Charleroi après la bataille, mais M. Lawley ne nous explique pas comment il se fait que le cheval soit venu finir ses jours à l'Institut militaire et c'est un point qui serait intéressant à élucider. Peut-être devint-il la propriété d'un gentilhomme français établi, vers 1815, au château de Glassenburg, dans le comté de Kent, pendant la minorité des propriétaires légitimes. Ce gentilhomme, dont le nom n'a malheureusement pas été conservé, était ami de l'empereur et avait avec lui un autre cheval de bataille *Jaffa*, un arabe que Napoléon avait pris en Egypte. Le vieux coursier fut très bien soigné à Glassenburg ; mais en 1829 — il avait alors 37 ans — il était tellement affaibli qu'on se décida à l'abattre.

Le fils de celui qui lui déchargea un coup d'escopette vit encore et dans son parc on peut lire sur une petite colonne l'épithète suivante :

« Sous cette pierre repose *Jaffa*, fameux cheval de bataille de Napoléon, âgé de 37 ans. »

C'est de lord Wolseley, qui connaît à fond tout ce qui a trait au grand capitaine, que l'auteur tient cette anecdote. Un autre admirateur anglais de Napoléon a remis à M. Lawley un portrait d'*Ali* avec cette légende :

« *Ali*, cheval de bataille de Napoléon I^{er}. »

Ce cheval fut pris en Egypte sous Ali-Bey, monté par un soldat du 18^e dragons, capturé par les Mamelucks et repris par les Français. Ceci le fit remarquer du général Menoud qui l'emmena en Europe et en fit cadeau au Premier consul. Depuis lors, Bonaparte le monta dans toutes les batailles ; à celle de Wagram, par exemple, où il resta en selle de quatre heures du matin à six heures du soir. L'artiste a dessiné *Ali* d'après nature à Schœnbrunn.

Il faut faire la part de la confusion et de l'exagération en ce qui concerne les noms des chevaux montés par Napoléon dans ses diverses campagnes, mais il ne serait nullement impossible que, par exemple, *Ali* et *Marengo* aient été montés le même jour, puisque dans ses Mémoires Madame de Rémusat nous dit que son protecteur éreintait souvent quatre ou cinq chevaux d'un jour.

Il semble y avoir contradiction entre la légende qui attribue à *Marengo* l'honneur d'avoir porté Napoléon à Austerlitz et les mémoires du général Vandamme, où il est fait mention d'un cheval gris de fer, d'un mètre soixante, qui fut baptisé *Austerlitz* après la victoire. Il est certain que Napoléon avait un cheval de ce nom, correspondant bien à la description donnée par Vandamme, puisqu'il y a un portrait de lui à Londres, chez lord Rosebery, un des hommes les plus compétents sur tout ce qui se rattache à l'épopée napoléonienne.

Passons à la jument *Maria*. M. Lawley a eu la bonne fortune de rencontrer un vieux Mecklembourgeois nommé Schallen, âgé de plus de 95 ans, qui se souvenait d'avoir vu les régiments de cavalerie française traverser la petite ville d'Ivenach, dans le Mecklembourg, en marche pour Moscou. Le général Lefebvre-Desnouettes y admira beaucoup les chevaux de race du baron de Plessen, et en particulier une jument grise qui descendait de King-Herald, un des plus fameux étalons du *Stud-book* britannique.

Le général l'acquit et l'envoya à l'empereur qui lui donna le nom de *Maria* — celui de sa femme — et la monta pendant une grande partie de la campagne de 1813. Plus tard, la jument tomba, on ne sait comment, aux mains des Prussiens, qui la restituèrent au baron de Plessen. Elle mourut à Ivenach et Schallen raconte qu'on y voit encore son squelette, religieusement conservé par les héritiers du baron dans leur vieux château d'Ivenach.

Telle est l'histoire des chevaux de bataille de Napoléon, que

nous avons empruntée au *Figaro*, pensant intéresser ceux de nos lecteurs qui sont amateurs d'histoire.

Naturellement l'équipement des chevaux de Napoléon était de *primo cartello*. La sellerie ne laissait rien à désirer : siège, trousquins, genouillères, tout était parfait de matériaux et de confection.

Le musée de Lausanne en possède des spécimens probants, c'est-à-dire : trois excellentes selles à l'anglaise, revêtues de velours cramoisi, avec housses et fontes à l'avenant et étriers d'argent suspendus à de fortes et fines courroies ; trois brides et trois martingales à garnitures d'argent, etc.

Le grand empereur destinait à son fils ces effets personnels et pour cela il les avait confiés à son fidèle Noverraz, qui les conserva longtemps à sa villa de *La Violette* à Lausanne. En juin 1848 Noverraz, las d'attendre un ayant-droit, remit son précieux dépôt au gouvernement vaudois, qui en orna le Musée cantonal de Lausanne. Avec d'autres objets de même provenance, entr'autres 4 fusils de chasse et quelques reliques de Longwood, notre habile préparateur, M. Bastian, en a composé une fort intéressante vitrine qui attire de nombreux visiteurs étrangers.



Société des Officiers de la Confédération suisse.

Les séances des différentes armes qui seront tenues lors de la réunion générale de cet été, soit le 31 juillet 1892, ont été placées par le Comité central sous la présidence et la direction des officiers suivants :

Infanterie : M. le colonel Coutau (Genève).

Cavalerie : M. le colonel Wille (Berne).

Artillerie : M. le lieutenant-colonel Turrettini (Genève).

Génie : M. le lieutenant-colonel Perrier (Neuchâtel).

Administration : M. le major Georg (Genève).

Troupes sanitaires :

a) Médecins et pharmaciens : M. le colonel Albrecht (Frauenfeld).

b) Il n'y aura pas de séance pour les vétérinaires.

Justice militaire : M. le lieutenant-colonel Dunant (Genève).

Il ne sera pas organisé de séance spéciale pour l'état-major général, conformément au désir exprimé par les officiers de ce corps à la réunion de 1889.

Les membres de la société qui auraient des renseignements à fournir ou à demander au sujet de ces séances sont priés de s'adresser directement aux officiers ci-dessus désignés.

